

24 images

24 iMAGES

Not an amazing story
The Color Purple

Serge Allard

Number 27, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22022ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Allard, S. (1986). Review of [*Not an amazing story* / *The Color Purple*]. *24 images*, (27), 41–42.

THE COLOR PURPLE

Not an amazing story

Serge Allard

Nul besoin de démontrer que Steven Spielberg est un admirable conteur. Du créateur d'un univers cinématographique éminemment ludique et exceptionnellement onirique, on ignorait cependant qu'il en bavait de ne pas avoir écrit *Racines* et qu'il nourrissait secrètement le désir d'être identifié à Bergman.

Mais quelle muse a bien pu contraindre celui qui dompte la technique, comme l'adolescent souffreteux le clavier, à délaisser sa sempiternelle pléthore de péripéties au profit d'un «méga-drama» auquel il est, de toute évidence, biologiquement et culturellement étranger? Pour sa première mise en scène au cinéma depuis deux ans, le réalisateur, sans

doute en mal d'anti-publicité, nous invite à craquer sous le poids des quarante années de stoïcisme tranquille d'une femme ayant eu la malencontreuse initiative de naître noire, en plein cœur de la Georgie du début du siècle.

Construit à partir d'un roman (prix Pulitzer) d'Alice Walker, le scénario

Akosua Busia et Desreta Jackson



n'est autre chose que l'étalage des fondements et particularismes des servilités forcées et successives de Celie (Whoopie Goldberg).

Elle sera séparée de ses enfants dès leur naissance puis obligée de se soumettre au premier candidat matrimonial venu (Danny Glover). Et comme deux malheurs n'arrivent jamais seuls, elle assistera passive (?) et désespérée au départ involontaire de sa sœur Nettie (Akosua Busia), son ultime réconfort. Véritable esclave domestique, elle subira, sans broncher, sévices corporels et humiliations jusqu'à n'avoir d'autres horizons que ceux que sa condition autorise. Pour Celie, point de salut! À moins que la sémillante Shug Avery (Margaret Avery), chanteuse entretenant, sous son nez, un commerce adultérin avec son mari, ne lui offre bonheur et chanson(s).

S'il faut en croire les critiques dithyrambiques de Spielberg à l'endroit du roman d'Alice Walker, l'indiscutable potentiel dramatique dont il s'agit est d'avantage exploité par le roman que dans cette transposition filmique édulcorée. Ce n'est pas que le film ne parvienne à transmettre l'émotion; les sentiments des personnages sont parfois admirablement bien rendus et le racisme, dans sa forme la plus primitive, est particulièrement bien évoqué.

L'infidélité du spectateur provient, sans doute, de l'agacement qui s'installe à mesure que s'accumulent ces scènes d'un humour clinquant et grotesque, que le réalisateur arrive à intégrer au récit. Celui dont François Truffaut disait qu'il ne simplifie jamais, qu'il complique toujours, parvient à forcer la cohabitation prodigieusement atonale entre une tristesse infinie et un comique de situation qui, loin de susciter l'effet escompté, atténue sensiblement la portée de l'ensemble.

Exception faite de quelques imparadonnables bavures, les acteurs sont grandement efficaces. Whoopie Goldberg, dont c'est la première apparition à l'écran, est étonnante. D'abord par son obstination perverse à sur-exprimer, au moyen d'une gestuelle simiesque de mauvais goût, l'oppression dont elle est l'innocent objet; ensuite par la grande assurance et l'édifiante prestance dont elle fait preuve dans la deuxième partie. Danny Glover (**Pla-**

ces in the Heart, Silverado, Witness) paye largement de son imposante personne dans le rôle ingrat de l'infâme mari. Mais c'est à Margaret Avery (**Scott Joplin, Which way is Up, Magnum Force**) et, au charisme ravageur qu'elle exhale, que revient l'honneur de captiver les occupants des strapontins. Elle interprète magistralement une paillardie chanteuse affranchie par le blues, par qui les bonnes nouvelles arrivent. Tous les autres sont, bien sûr, excellents; Bennet Guillory nous gratifie au surplus, de sa stupéfiante beauté.

On ne s'attendait à rien de moins qu'à une facture irréprochable. Notre bonheur visuel est brillamment concocté: une caméra fluide à souhait, une lumière tantôt envahissante puis fugace et un montage figolé (particulièrement propice à la réussite des scènes de suspense) confirment une théorie privilégiée par l'auteur à l'effet que l'essentiel est visible pour les yeux. Les décors, naturels et reconstitués, d'une austérité recherchée ont certes contribué à évoquer subtilement le misérabilisme des protagonistes.

Accompagnement fort goûté, la musique est l'œuvre de ce jazzman accompli, ce compositeur émérite de plus de trente musiques de films, ce suppôt du «top ten» (*Thriller* de Michael Jackson, *We are the World*) qu'est Quincy Jones. La trame sonore permet de savourer une anthologie (à l'échelle) savamment documentée des quarantes années dites de la «renaissance de la musique noire». Certaines mélodies (*Miss Celie's Blues, I ain't gonna sing no mo*) devraient lui mériter des commentaires unanimement élogieux.

En définitive, **The Color Purple**, paraît être le pari insensé d'un remarquable cinéaste qui en avait largement les moyens. Bien que notre Office des Communications sociales lui ait attribué la cote «remarquable» comme à seulement six autres films sur 488 en 1985, on retient que l'entreprise ne vise vraisemblablement qu'un public avide de divertissement émotionnel. Les adeptes du lyrisme dramatico-pictural peuvent attendre.

Aux États-Unis, la dernière prestation de l'enfant chéri a déçu. Rien n'est moins certain que son succès européen. Affublé d'un titre et d'une promotion graphique à la puissance d'évocation «zéro», **The Color Purple**

risque de ne connaître qu'un succès symbolique.

Et moi qui me délecte au moindre triple salto arrière du séduisant Dr. Jones. Avez-vous dit **E.T. II?**

THE COLOR PURPLE USA, 1985

Ré.: Steven Spielberg
Sc.: Menno Meyjes, d'après le roman d'Alice Walker
Ph.: Allen Daviau
Mu.: Quincy Jones
In.: Danny Glover (Albert), Whoopie Goldberg (Celie), Margaret Avery (Shug Avery), Oprah Winfrey (Sofia), Willard Pugh (Harpo), Akosua Busia (Nettie), Desreta Jackson (jeune Celie), Adolph Caesar (grand-père), Rae Dawn Chong (Squeak), Dana Ivey (Madame Millie), Léonard Jackson (père), Bennet Guillory (Grady).

160 minutes, Couleur.